

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 9 Rue Brochant

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE.

MODES

On apprête les toilettes de bal; les plus riches, si ce ne sont point les plus nouvelles, se couvrent de dentelles ingénieusement drapées en tuniques légères et chiffonnées avec des draperies en soie, qui étoffent l'ensemble et fournissent le développement obligé du pouf. Ces dentelles, pour la plupart, s'appliquent, avant d'être disposés sur la jupe, sur une tarlatane ou un tulle; elles ont ainsi plus de soutien.

On porte indifféremment au bal un costume court ou une robe à traîne. Le premier est préféré par les jeunes femmes—nous ne parlons pas des jeunes filles qui ne peuvent en porter d'autres — le second par les femmes qui commencent à ne plus aimer la danse et qui promènent leur traîne du buffet à la serre, de la serre au salon de jeu, sans gêner les évolutions des danseurs.

Un costume court qui doit apparaître au premier bal



COSTUMES DE PATINEUSES

De madame Bréant-Castel, 10, rue du Quatre-Septembre.

de la duchesse de S., est en surah bleu de deux tons et dentelle blanche, la jupe en taffetas couverte de six volants en surah bleu pâle plissés en tuyaux d'orgue. Au-dessus, un plissé tendu de ce même surah coupé de biais par une dentelle drapée qui vient se mêler au

relevé des lés de derrière, et sur le tout, un panier en surah du ton foncé très bouffant, pour que le buste sorte tout aminci de ce flot d'étoffe légère; le bas du panier se perd dans les plis de la dentelle. Une seconde dentelle semble envelopper les volants du bas de la jupe. elle remonte de côté, maintenue par une traîne de roses multicolores. Le corsage en surah de ton foncé a une longue pointe qui est s'appuie sur les draperies bouffant sous le bord liseré de la toute petite basque remontant sur la hanche; il est décolleté en pointe d'une façon tout à fait nouvelle; ce décolleté, arrondi aux épaules, forme un V allongé dont la partie inférieure est remplie par un fouillis de tulle qui est aussi disposé en V, afin que la traîne de roses, dont l'extrémité est fixée à l'épaule, vienne remplir le vide formé par ce genre de décolleté. Rien de plus joli que ce pouf de roses effeuillées s'enfonçant, on pourrait dire, sous le corsage. Une manche en dentelle relevée sur l'épaule par une touffe de roses, fait opposition au côté d'où part la traîne et où la manche reste tombante.

Voici maintenant une robe à traîne en satin paille garnie de dentelle. Au bord de la traîne une ruche pivoine, très fournie, est rehaussée aux deux bords par un effilé tom-pouce en soie gaufrée; tabiler, avec deux draperies en satin croisées et relevées des côtés; là elles rejoignent un pouf accentué pris sur la longueur de la jupe et soutenu par deux coques immenses en satin, dont les pans descendent jusqu'à la ruche. Les volants de dentelle, selon leur hauteur, sont montés au bord l'un de l'autre, deux ou trois, et disposés en panier, le milieu ramassé par des fronces sur lesquelles posera la pointe du corsage; très bouffants et légers sur les hanches, ces volants viennent s'arrêter sous un gros nœud placé derrière sur la pointe du corsage. Celui-ci a un grand décolleté carré suivi par une dentelle rabattue, piquée, au creux de l'épaule, d'une touffe de géranium rose de Chine.

On porte généralement le soulier assorti à la robe avec le bas de soie blanc à jours ou brodé; mais les femmes qui ont un joli petit pied bien cambré préfèrent le soulier de satin noir tout simple, avec un petit nœud imperceptible placé dans l'angle extérieur du décolleté; c'est une coquetterie raffinée, défendue au pied trop développé en long ou en large.

Pour les gants, la nouveauté est de les avoir mon-

tant au-dessus du coude, et seulement fermés de cinq boutons du poignet à mi-bras; toute la partie montante est *mousquetaire*, c'est-à-dire ronde, aussi ce genre nécessite-t-il une façon sur mesure. Le gant s'arrêtant au coude nous paraît bien suffisamment long; on le couvre de bracelets et des plus beaux; le bracelet, après avoir été démodé, revient en faveur pour les toilettes de bal; ceux admis le jour conservent leur vogue. Pendant que les actions du bracelet remontent, celles des longues boucles d'oreilles girandoles baissent; la grosse perle, le bouton artistique, la dormeuse en diamants et de grands anneaux, sont les seuls portés journellement; libre à vous de reprendre pour le soir vos girandoles de pierres fines qui certes accompagnent bien le visage et sont comme l'achèvement d'une toilette décolletée.

Les éventails anciens sont toujours les plus recherchés, mais ils deviennent rares et fort chers, les amateurs de collections se passionnant pour tous les bibelots en général; les femmes qui possèdent un de ces bijoux d'ivoire brodé d'or avec leur feuille de parchemin décorée par un Fragonard, un Boucher, un Lancret, feront bien de les entourer de mille précautions: par exemple de ne pas les confier pour une figure de cotillon; il leur reviendrait avec une aile brisée et les jeunes bergers et bergères un peu endommagés; témoin les malheurs d'un superbe éventail Louis XV auxquels nous assistâmes. Quel retour! il était parti dans tout l'épanouissement d'une beauté remontant à 1725, et il est revenu dans les mains de son imprudente propriétaire, partagé en deux, trois lames brisées, en un mot dans un état déplorable! Pour toute excuse, un léger « Pardon madame, un petit accident est arrivé à votre éventail »; sur ce, salut et pirouette du danseur qu'appelaient une nouvelle figure de cotillon.

Ceux en plumes avec monture en nacre sont jolis et parfaitement appropriés à la toilette légère. Les éventails de fantaisie—et nous entendons par là des feuilles en satin décorées d'oiseaux aux couleurs vives, en satin rouge appliqué de côté d'une fleur noire en blonde bordée d'or, en faille noire avec une branche de houx, etc., etc., montées en bois de violette, en nacre brune ou en ébène avec incrustations d'or ou d'argent—sont portés au théâtre; ils sont plus à effet que l'éventail en dentelle, avec sa délicate monture en ivoire ou en nacre incrusté.

CORALIE L.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 229 et 231).

COSTUMES DE PATINEUSES

Costume en peau de Suède et cachemire fauve.—Jupe en peau de Suède appliquée d'un dessin courant en drap de ton plus foncé, avec quatre volants plissés dans le bas, et une draperie-panier qui forme tunique drapée sur les lés de derrière. Corsage en peau assorti à la jupe, le bord de la basque perdu sous la draperie-panier. Un col Médicis avec grosse ruche intérieure et une manche boutonnée jusqu'au coude. — Chapeau en feutre fauve. — Gants assortis. — Manchon en castor naturel.

Costume en peluche et drap myrte. — Bas de la jupe en peluche et redingote en drap, boutonnée sur toute la

hauteur, avec grande poche de côté et revers en peluche, comme à la manche ronde. Grand col rabattu. Derrière, un lé plissé se retourne en façon de grande boucle sous une basque qui accuse la forme d'une feuille. — Toque et manchon en peluche.

Manteau en drap feutre garni de fourrure. — Manteau-visite; la manche rapportée à la couture cintrée du dos est garnie d'une bande de fourrure qui en suit la forme fuyante; deux autres bandes de fourrure sont placées sur le manteau en suivant la disposition de celle de la manche. Une bande dans le bas, devant et à l'encolure. — Manchon orné d'un nœud placé de côté.



Faboner imp Paris

CHRONIQUE

4343

Journal des Demoiselles

Mode de Paris ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS Rue Oudon 2.

Coiffes de M^{me} HUBLER, 30, rue de Cléry - Corsets & Tournures de M^{me} Emma GUELLE, 11, Avenue de l'Opéra - Bijoux François I de la M^{me} COTTE, 159-160, Galerie de Valois, Palais Royal.

Le 8 Décembre à 11 heures du soir, la messe de la Vierge a été célébrée dans la chapelle de la Vierge, au Palais National, par M. l'abbé de la Motte, évêque de Paris. Les prières ont été lues par M. l'abbé de la Motte, évêque de Paris. Les prières ont été lues par M. l'abbé de la Motte, évêque de Paris.

L'impression de ce journal est confiée à M. l'imprimeur, M. l'abbé de la Motte, évêque de Paris.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4343

Costume de demoiselle d'honneur, moire myrte et broché vert Nil. — Jupé en moire; dans le bas une grosse ruche pivoine en satin, et sur la partie supérieure du tablier une draperie-panier en broché, piquée, au contour, de motifs perlés en perles assorties. Le corsage en broché forme tunique sur les lés de derrière et se drape en pouf; devant, pointe prononcée. Un doublé fichu en moire, arrêté à la pointe, porté un motif de perles à pandrilles. A la manche, double parement en moire et en broché. Collerette et sous-manche plissées. — Chapeau rond, en peluche myrte, relevé d'un côté. — Bottes en satin myrte. — Gants de Suede.



Robe de mariée en satin et damassé. — Le tablier plissé en plis tuyaux d'orgue, les plis arrêtés à vingt centimètres du bord par une ruche de tulle, dans laquelle court une guirlande de fleurs d'oranger, qui fait traîne entre les plis. Une draperie-panier avec dentelle au bord, se perd dans la traîne, légèrement relevée en pouf. Corsage lacé devant, à petite basque, le bord caché par le panier; derrière, de larges coques surmontent le pouf. Col rond, ruche de dentelle avec guirlande de fleurs au milieu, un piqué à la manche. — Bas de soie brodés. — Souliers en satin avec petite ruche de dentelle. — Gants en peau de chevreau.

Manteau en drap loutre garni de fourrure, de mesdemoiselles Vidal, 104. rue de Richelieu.

CHRONIQUE

Le 8 Décembre à l'Académie Française et au Vatican. — La Messe de Minuit. — Un reste des Mystères du moyen âge. — La Crèche à Besançon. — Les bijoux de madame Blanc, anecdote.

J'imagine qu'il se sera trouvé quelque part un chroniqueur, homme d'esprit, pour faire remarquer par quelle coïncidence singulière les immortels du Pont des

Arts et ceux du royaume des Cieux, semblent s'être donné le mot pour ouvrir le même jour leurs portes à de nouveaux élus. Voilà un sujet fécond pour une plume habile et que le respect des choses saintes n'arrêterait pas. Opposer le jeune poète Sully-Prud'homme, qui n'a eu presque qu'à demander son fauteuil pour l'avoir, à la vierge de Montefalcone, qui at-

tend le sien depuis 1308 ; mettre en parallèle le savant Pasteur, celui qui a étudié les insectes, avec le mandiant Labre, dont les haillons leur servaient d'asile ; le protestant Cherbulliez avec le grand prédicateur Franciscain Laurent de Brindes ; le dôme de l'Académie à celui de Saint-Pierre, voilà un canevas facile à suivre et dont il est aisé de tirer quelques colonnes bien remplies.

Quant à moi, j'avoue que les votes du Palais de l'Institut me semblent perdre beaucoup de leur intérêt en face des pompes grandioses de la Canonisation. De plus il ne vous sera pas donné de lire ni à moi d'écrire deux fois en cette vie une Chronique sur ce sujet. Et, d'un autre côté, sans vouloir dire des choses pénibles à messieurs les Quarante, et les faire tressaillir sous leurs palmes vertes par le : *Frères, il faut mourir !* des Chartreux, il m'est permis de prévoir que l'un d'eux me fournira un jour ou l'autre — malgré lui — l'occasion de parler des élections à l'Académie.

J'ai envié le sort, mais j'ai admiré le courage des cinq cents pèlerins que j'ai vus partir de la gare Paris-Lyon-Méditerranée pour aller assister au triomphe des nouveaux Saints dans cette Rome, qui vit autrefois les triomphes des Césars. Il leur a fallu, pendant les trois quarts d'une semaine, rester entassés huit par huit, presque sans remuer, dans des compartiments de seconde classe, y dormant, sauf deux nuits passées à l'hôtel, y mangeant souvent, car les buffets de la route ne pouvaient suffire à cette avalanche de voyageurs affamés. Et puis il y avait de pauvres prêtres dont la bourse était peu garnie et qui devaient se contenter du pain et du saucisson emportés dans leur sac noir, et du robinet d'eau fraîche des gares.

Les accidents se sont mis de la partie et, chose invraisemblable ! ce n'est pas la compagnie P. L. M. qui s'en est chargée. Entre Gênes et Pise un déraillement a obstrué la voie et retardé le train des pèlerins de huit heures ; huit heures à passer la nuit dans un wagon immobile ! Durant cette halte forcée, une femme connue à Paris pour son mérite, sa piété et ses bonnes œuvres, la comtesse Le P... d'A..., se sent indisposée, met pied à terre pour respirer l'air et roule évanouie, au milieu des ténèbres, sous les roues d'un autre train, heureusement arrêté lui-même !.... Grâce à Dieu, son malaise n'a pas eu de suites.

Mais comme ces âmes vaillantes ont été récompensées de leur courage par les émotions puissantes et impérissables qui les attendaient au but du voyage ! Que de pieuses larmes ont coulé quand on a vu paraître, porté sur la *sedia*, le prisonnier du Vatican couronné de la tiare, tandis que le : *Tu es Petrus* s'échappant de mille poitrines gonflées par l'enthousiasme, célébrait ce Souverain, le seul qui puisse se dire que son trône restera debout TOUJOURS.

**

A l'heure où vous lirez ces lignes, le Pèlerinage de la Crèche sera annoncé par le bourdon de vos cathédrales ou par la petite cloche de l'église de votre hameau.

Noël ! la messe de minuit ! Quelles peintures doucement émouvantes ces mots font apparaître à nos imaginations et à nos souvenirs. Je retourne près de vous

par la pensée, chère amie, campagnarde intrépide, chez qui j'ai passé, l'année dernière, ce temps, fait pour les réunions de famille et d'amitié.

Au *dernier coup* vous avez plié l'ouvrage commencé pour les pauvres, car c'est pour eux seuls que l'on doit travailler durant cette veillée. Vous vous êtes enveloppée dans votre pelisse la plus chaude, vous avez caché vos bottines dans des chaussons fourrés et, précédée du cocher portant la grosse lanterne de l'écurie, vous avez pris la petite allée du parc conduisant, à travers les sapins tout blancs de neige, à la grille qui sort en face de l'église.

De tous côtés, les bandes de paysans arrivent avec leurs falots de corne, faisant claquer sur la neige durcie le bois de leurs sabots. Il y a des bûcherons qui ont marché une heure dans les sentiers de la forêt, habitués à ses labyrinthes, à ses mystères, à ses mauvaises rencontres ; ne s'arrêtant même pas s'ils voient briller en face d'eux les yeux de braise d'un loup. Tous ces gens-là que vous nourrissez quand ils ont faim, que vous soignez quand ils sont malades, s'écartent de la *frayée* et vous saluent quand vous passez au milieu d'eux : « Bonsoir, madame Henri », disent les vieux qui ont vu naître votre mari. Les jeunes disent : « Bonsoir, madame la comtesse ; » mais, de ces deux saluts, c'est le premier que vous préférez.

L'église est étincelante de lumières. Je crois bien ! On y a porté tous les candélabres du château, le lustre de votre salon, jusqu'aux réflecteurs de vos voitures. Dans une chapelle, une crèche, œuvre de patience des sœurs et de leurs élèves, offre à l'admiration des paysans le divin Bambino, long comme votre main, entre un bœuf et un âne longs comme votre doigt. Mais personne ne se rend compte de cette erreur de proportions : on prie, on écoute la musique, car votre fille aînée est installée à l'harmonium au milieu des jeunes filles de la paroisse et l'on entend déjà la pastorale de l'Oratorio du Père Lambillotte, cousine éloignée mais reconnaissable de la pastorale de *Guillaume Tell*.

La messe est longue ; l'éloquence du vieux curé soutient une lutte inégale contre le sommeil d'un auditoire peu habitué à se trouver hors de son lit à une heure du matin. Mais enfin la cérémonie est terminée, et l'autel désert ; toutefois personne ne bougera tant que la charmante organiste qui chante, en s'accompagnant, le *Noël d'Adam*, fera entendre sa jolie voix qui tremble un peu quand elle voit que tout le monde reste pour l'écouter. Cette attention l'intimide et elle *rate* le *la* de la fin ; mais tout le monde est dans l'admiration et ces braves gens ne parleront pas d'autre chose pendant le réveillon.

Ah ! le réveillon ! le voici arrivé ! Les mères de famille, la robe des dimanches soigneusement relevée et laissant voir le jupon blanc dans toute sa hauteur, alignent sur le gril les cylindres de boudin. Une appétissante odeur de graissé et d'épices envahit les rues du village et les vieux, assis sur leur escabeau au coin de la grande cheminée, éclairée à giorno par les sarments, les pieds sur leurs sabots, présentant leurs mains tremblantes à la flamme, attendent patiemment leur part du festin, tandis que les gas sont aux étables pour donner à manger « *aux bêtes* » car, dans la nuit

de Noël, tous les animaux domestiques doivent, selon l'usage, avoir aussi leur réveillon.

Et vous, chère amie, je vous vois entrer sans bruit dans la chambre où de chères têtes blondes sont enfouies dans l'oreiller. Les petits souliers sont là, bien en évidence; ils témoigneront demain que le petit Jésus a été exact à faire sa tournée.

On joue encore cette année à Besançon pendant la quinzaine de Noël une sorte de *mystère* qui rappelle par sa naïveté et ses anachronismes ces drames religieux dont les siècles de Foi qui nous précédèrent furent si friands. Voici une analyse succincte de cette intéressante représentation dont le dialogue en vieux patois Bisontin et la musique, se rapprochant tantôt de la complainte, tantôt du Noël, remontent certainement à plus d'un siècle et demi.

Un personnage légendaire en Franche-Comté, un vieux vigneron (un pousse-bots — *pousse-crapauds* — en patois) consulte un astrologue et, d'après ses indications, part avec sa femme et sa nombreuse famille pour aller adorer l'enfant Jésus. Arrivé à Bethléem, le père Barbisier (c'est son nom) offre ses dévotions au Bambino et à la Sainte-Vierge et leur présente tous les Barbisier petits et grands. A partir de ce moment, cette famille dévouée mais envahissante s'installe comme chez elle dans l'Étable dont elle fait la police avec un zèle qui va parfois jusqu'à la rudesse. Barbisier invective et menace les bergers qui réveillent l'Enfant par leurs cantiques; il leur ferme la porte au nez et ne l'ouvre pas sans de longues discussions aux rois mages, que l'on voit arriver précédés de leur étoile.

Enfin ce petit drame se termine, en guise d'apothéose, par la Procession générale de la Fête-Dieu, telle qu'elle avait lieu sous Louis XV, c'est à dire le défilé de tous les corps d'états avec leurs costumes et leurs emblèmes, de tous les ordres religieux avec leurs vêtements monastiques, du Parlement en robes rouges, de la force armée commandée par le Gouverneur de la Province, du haut Chapitre Métropolitain, le tout précédant l'Archevêque qui s'avance sous un dais magnifique, portant le Saint-Sacrement.

Il est facile de comprendre combien cette exhibition est intéressante, même au point de vue historique. Mais l'idée de faire passer un prêtre portant l'ostensoir aux pieds de l'Enfant Jésus est assurément l'un des exemples les plus curieux de ce mélange de naïveté et d'ingéniosité qui a survécu longtemps au Moyen-Age dans la Littérature et dans l'art religieux.

Il n'est guère de Parisienne élégante qui ne soit allée ces jours-ci — avec ou sans intention d'acquisition — visiter les bijoux jadis portés par madame Blanc, et que le marteau du commissaire-priseur fait passer en ce moment dans d'autres écrins.

Je ne serais pas femme si je n'admirais ces pierres qui représentent une fortune, bien que la monture de la plupart d'entre elles ne soit guère de nature à en rehausser l'effet. Mais en même temps je me demande pourquoi tel de ces petits cailloux brillants, de ces charbons cristallisés, nous dit la science, représente à

lui seul plus d'argent qu'un artisan habile et laborieux ne parviendra à en gagner par son travail durant tout le cours de son existence? Pourquoi n'est-il rien qu'une femme apprécie autant dans sa parure qu'une rivière de diamants? Le bonheur qu'elle éprouve à la porter est évidemment intime, et résulte de la satisfaction qu'elle ressent à pouvoir se dire: j'ai 100,000 fr. autour du cou. Quant à l'envie qu'elle a le plaisir d'exciter ou à l'éclat que ces bijoux communiquent à sa beauté, ce sont choses absolument relatives ou de convention, puisque l'effet produit peut reposer sur une erreur ou une tromperie.

On a raconté à ce sujet bien des histoires; en voici une que je crois inédite et que j'ai recueillie tout dernièrement de la bouche d'un des *trompés*.

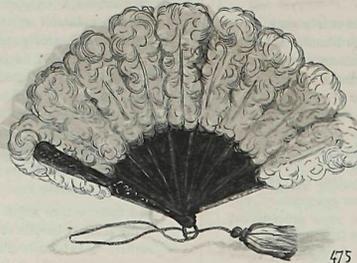
Au moment le plus brillant de l'Empire, les Députés voulurent donner à frais communs un bal superbe aux dames Parisiennes, en cherchant autant que possible à confondre pour une soirée les sociétés différentes quoiqu'honorables, créées par les situations sociales et les opinions politiques. Cette fête, dont l'éclat féerique fut rarement atteint depuis, eut lieu dans un véritable palais de bois et de velours construit pour la circonstance dans les jardins de la Présidence du Corps Législatif. Les commissaires avaient à leur tête le duc de Morny, et Dieu sait s'il était possible de trouver un chef plus compétent en matière d'élégance et de luxe. Le succès fut complet, l'affluence énorme, les toilettes et les bijoux d'une magnificence indescriptible, mais la cohue, si cela est possible, plus indescriptible encore. Le lendemain les hommes chargés du service recueillirent, sous la surveillance de Bescherelle, le fameux Bescherelle! une étonnante collection d'épaves allant de la simple épingle à cheveux jusqu'au peigne de diamants.

Le duc de Morny qui n'avait pourtant pas l'épatement facile, comme on dit aujourd'hui, fut lui-même presque effrayé en songeant aux millions dont il se trouvait malgré lui responsable. Il fit installer le trésor dans un salon barricadé comme les caves de la Banque et en confia la garde au spirituel narrateur dont je ne fais que reproduire le récit. Le gardien en question, homme très galant, accepta de bon cœur la corvée, se frottant les mains à la pensée des jolies réclamantes qui allaient défiler devant lui, et se promettant de faire durer le plus possible les vérifications. Mais quarante-huit heures s'écoulèrent et, sauf quelques bijoux de peu de valeur, pas un seul article de la collection ne fut retiré. « Oh! ces Parisiennes! — se disait mon ami qui commençait à trouver le temps long. — Quelle insouciance! Elles ne peuvent même pas économiser, dans toute leur journée, une heure pour venir reprendre un collier de diamants! »

Au bout d'une semaine, la situation n'avait pas changé. Les commissaires spécialement convoqués se réunirent, et, sur la proposition de leur président décidèrent qu'on ferait l'acquisition d'un coffre-fort pouvant défier toute effraction et que les épaves du bal y seraient enfermées en attendant les démarches de leurs possesseurs légitimes. Elles y seraient encore si, au bout de quelque temps, le duc de Moray, qui commençait à se défier, n'avait appelé un bijoutier pour le prier de faire une estimation sommaire.

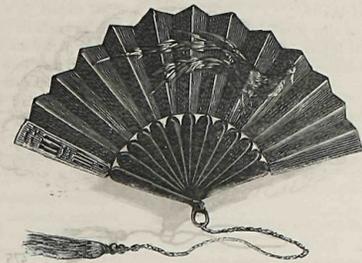
(La suite à la page 236.)

N° 1. Eoentail en plumes blanches; la monture en écaille avec incrustations en or sur le dessus de la longue branche.



N° 1. Eoentail en plumes blanches, monture en écaille.

N° 2. Eoentail en moire loutre brodé en soie, d'un oiseau aux couleurs vives; la monture est en bois de violette.



N° 2. Eoentail en moire loutre, monture en bois de violette.

N° 3. Coupe pour cartes de visites.

Coupe en émail cloisonné, montée sur un pied en bois de fer.



N° 3. Coupe pour cartes de visite.

en vieil argent, les ornements nickelés; 20 fr.

N° 5. Cravate en mousseline de soie blanche ornée de dentelle.

Une bande de trente centimètres de largeur sur un mètre de longueur; tailler les extrémités en pointe-fi-

chu et les garnir de trois rangs de dentelle. On peut poser la dentelle sur un gros talle et monter la garniture après la cravate par un point de fantaisie.



N° 5. Cravate en g-ze de soie.

N° 4. Collier égyptien, composé de pièces



N° 4. Bracelet égyptien, Bijoux de la maison Senet, 35, rue du 4 Septembre.

un pan en moire, la coque et le pan opposé en satin ainsi que la traverse.

N° 7. Bracelet égyptien.

Se fait en vieil or, ou vieil ar-



N° 8. Chaîne Régence.

Toutes les pièces — ornement nickelés; 12 fr.

N° 9. Fleur pour corsage.

La grande fleur



N° 6. Nœud pour col.



N° 9. Fleur de corsage.

est en satin et peluche rose pâle et grenat, la tige en ganse d'or nouée de quelques fils d'or. Le piqué pour les cheveux est aussi attaché par des fils d'or.

N° 10. Costume en cachemire, moire et peluche

vert russe. Jupe en cachemire, plissée verticalement de plis creux, avec bandes de peluche entre les plis; un ruban de moire

descend des côtés en formant un cintre qui s'arrête au milieu du tablier, à vingt centimètres du bord de la jupe, par un nœud en moire. Tunique à panier en cachemire, s'ouvrant sur le

tablier et se chiffonnant en pouf. Le corsage à basque formant pointe, le bord roulauté de peluche; col rabattu et col montant en peluche avec des nœuds en moire. A la manche, une patte en moire, encadrée de peluche, coques en moire et plissé en cachemire.

N° 11. Costume en moire et cachemire loutre.

Jupe en cachemire, plissée alternativement de 4 plis couchés et d'un pli creux, dont le dessus est

appliqué d'une bande de moire. Un pouf en cachemire et moire est drapé sur les lés de derrière. Le corsage est en cachemire et se détache sur un gilet de moire, dont la longue basque dépasse celle du corsage. La forme est fuyante à partir de la taille et évidée sous la han-

che; derrière, un plissé rapporté et un nœud-traverse en moire. Col rabattu, col montant et parement de la manche en moire.



N° 11. Costume en moire et cachemire loutre. De madame Hubler.



N° 10. Costume en cachemire, moire et peluche vert Russe. De madame Hubler, 30, rue de Cligny.



N° 7. Bracelet égyptien.

N° 8. Chaîne Régence, pour hommes, en ruban de moire, en vieil or et vieil argent; 42 fr.

N° 8. Chaîne Régence, pour hommes, en ruban de moire.

N° 7. Bracelet égyptien.

A peine le coffre-fort fut-il ouvert que l'homme de l'art poussa un immense éclat de rire.

« Je suis fixé, dit le duc sans aller plus loin. Mais au moins cette verroterie vaut-elle le prix du coffre-fort? »

Mon ami prétend que les commissaires en ont été de leur poche.

Et maintenant, mon cher Directeur, accordez-moi encore dix lignes. Puisque je ne dois pas revenir ici avant 1882, laissez-moi vous remercier de l'hospitalité

toujours indulgente que vous m'avez accordée dans ce journal auquel je souhaite d'autant plus de succès que, si sa brillante étoile venait à pâlir, je prendrais une forte part dans le *mea-culpa* général.

Et vous, mes lectrices, à qui je donne une part de mes heures, sans vous connaître, mais non sans vous aimer, je vous dis : à l'année prochaine ! en terminant ma dernière chronique de 1881 par les vœux sincères que vous adresse

CONSTANCE.

LA VEILLE DES FIANÇAILLES

(SUITE)

Un instant Amélie cessa de parler. Son œil se ferma. Ses traits retrouvèrent une sérénité de bon augure. Son souffle se régularisa ; elle dormait.

Pendant quelques minutes, son sommeil fut le sommeil d'un enfant ; puis ses lèvres s'agitèrent, elle parla.

Dans son rêve, elle se trouvait avec quelqu'un ; avec qui ? le savait-elle ?

« Quel est cet appartement ? »

— Ah ! cela m'étonne, je ne puis distinguer ce qui se passe.

— Non, je ne dors pas.

— Merci, je préfère rester seule... Mon bras sous le vôtre, je ne comprendrais pas davantage.

— Mais je sais très bien que c'est ma chambre, pourquoi y venez-vous sans lumière ? Vous heurtez les meubles, cela me fait peur.

— Pas très tard. Ma tante n'a pas voulu veiller.

— Oui, j'ai été un peu effrayée par l'orage... J'ai toujours peur de l'orage si je suis seule.

— Ce que je fais ? Quand le tonnerre accable les demeures, les vitres chantent ; moi, je prie. »

Quelqu'un frappa à la porte.

« Entrez, » dit Amélie en s'éveillant.

Frantz fit deux pas dans la chambre. Entre elle et lui, il y eut un indicible regard d'échangé ; et le jeune homme, comprenant que ses jambes ne pourraient le soutenir, s'avança vers un fauteuil et s'y tint appuyé.

Le médecin le fit asseoir tout-à-fait. Et comme Frantz défaillait, M. Bertrand lui fit respirer un flacon de sels tout ouvert.

Une réaction se fit en lui.

« Amélie ! murmura-t-il ; Amélie ! »

— Qui m'appelle ?

— Seigneur, dit Frantz, ma voix tombe dans sa pensée comme un flocon de neige sur de la glace.

— Oui, reprit la jeune fille, il tourbillonne comme un flocon de neige, pauvre petit ! Le souffle de l'homme noir pèse sur ses ailes... Papillon, couleuvre du ciel, vole, vole !... Frantz l'a vu... il tend la main pour le saisir... vole encore... Il le poursuit... vole, vole vers moi... tu ramèneras Frantz.

— Docteur, fit le jeune homme, la cause de son mal n'est plus qu'une chose inanimée ; faut-il la lui montrer ? »

Frantz parla bas à M. Bertrand.

« Attendez, répondit le médecin.

— Attendez, c'est souffrir !

— Hélas ! repartit tristement M. Bertrand, attendre c'est quelquefois cesser moins vite d'espérer !... »

Il peut être huit heures du matin. La nuit qui vient de s'écouler a été terrible pour Amélie.

C'était un vendredi, la veille du jour choisi par M. de Sonnade pour les fiançailles de sa fille : ce vendredi 13, tant redouté par Frantz.

Le soleil se montre au-dessus des montagnes, et les laves qui les couvrent sont déjà brûlées par lui ; car l'air, après avoir passé sur elles, arrive tiède à ceux qui l'aspirent ; les troupeaux descendent des pics pour gagner les vallées. Les oiseaux chantent encore, mais à mesure que le soleil monte vers le zénith, eux s'enfoncent dans les fourrés ; leurs chants fuient le grand jour.

Dans cette chambre où depuis la veille se dénoue un drame terrible, Frantz et sa mère, assis devant la fenêtre ouverte, écoutent au loin, s'examinant, de temps à autre, avec un morne désespoir. Ils n'ont pas un seul regard pour la campagne qui, vue de cet endroit, se déroule agreste, accidentée, sauvage, jusqu'au Puy-de-Dôme, le géant chauve et nu, au faite duquel les nuées stationnent avant de s'abattre sur la plaine, comme fait l'épervier qui se pose sur un roc avant de fondre sur sa proie.

Dans un coin de l'appartement, le marquis de Sonnade assis, ou plutôt replié sur lui-même, affaissé sous une douleur dont il ne comprend plus précisément le prélude et la cause, la bouche entr'ouverte, l'œil éfaré, cherche, avec une morne inquiétude, dans ses souvenirs, comme le voyageur égaré regarde dans une nuit qui n'a pas une étoile.

Sœur Angèle, debout devant le lit de sa nièce, domine cette scène, étudiant avec résignation le visage d'Amélie, dont la respiration est une plainte continue.

Le bruit d'une voiture, menée rapidement, traverse ce silence lugubre. La patache du médecin arrivait dans la cour. Frantz se leva; M. Bertrand échangea quelques mots avec Janton, et laissant son cheval à l'affûteur gagna, avec découragement le château. Il monta lentement l'escalier comme s'il eût craint d'entrer trop vite dans cette chambre, où pourtant il était impatientement attendu, et en ouvrit la porte avec une hésitation qui ressemblait à de la frayeur.

Le premier regard du médecin fut pour la malade, et ce regard, glissant sans se fixer sur personne, examina Frantz à la dérobée.

S'approchant d'Amélie, M. Bertrand prit sa main, et, comme sa main à lui, donnait à cette main une carresse :

« Docteur, je souffre, murmura la jeune fille.

— Vous souffrez? demoiselle.

— Oui; guérissez-moi.

— Vous guérirez... »

Cette affirmation parut si douteuse à la malade, qu'elle épia dans le regard du médecin sa pensée; une autre qu'Amélie avait été impressionnée par cette réponse laconique de M. Bertrand, nous voulons parler de l'Allemand, qui, pour observer la physionomie du docteur, vint se placer près de sœur Angèle. Cet examen dut être une triste révélation pour lui, car, assez bouleversé pour ne pas se souvenir qu'Amélie pouvait l'entendre :

« Eh bien? » demande-t-il.

Dans ces deux mots, la voix du jeune homme trahit une telle désespérance, que M. Bertrand, abandonnant la main de la jeune fille, porta toute son attention sur Frantz.

« Doit-elle guérir? poursuivit l'étranger de plus en plus égaré.

— Faites comme M. de Sonnade, répondit avec sévérité le médecin; observez, souffrez, priez, mais ne m'interrogez pas.

— Doit-elle guérir? » répéta Frantz avec plus d'animation.

Cette fois, le docteur, au lieu de répondre, chercha à faire sortir le jeune homme, mais Frantz se défendit.

« Si elle doit mourir, reprit-il, dites-le moi.

— Plus vous êtes courageux, et plus vous êtes faible, interrompit à demi voix M. Bertrand.

— Je ne suis ni courageux, ni faible, je suis désespéré...

— Ménagez du moins sa vie.

— A-t-elle donc conscience de ce que nous disons? fit le jeune homme avec une frayeur nouvelle.

— Peut-être. »

Le regard d'Amélie, allant de Frantz au médecin, fut un instant interrogateur.

« Comprends-tu ce que l'on dit autour de toi? » demanda sœur Angèle.

L'œil de la malade devint lucide; ses lèvres se détendirent; elle allait parler... mais, au lieu de parler, elle se plaignit.

« Hélas! hélas! murmura-t-elle.

— Demoiselle, fit avec anxiété M. Bertrand; nous reconnaissez-vous?

— Oui.

— Souffrez-vous davantage?

— Seigneur! répondit-elle, bientôt je ne souffrirai plus! »

Madame Müller se leva et vint se mettre à côté de son fils.

Frantz entendit une prière siffler entre les dents de sœur Angèle, et, comprenant quelle était cette prière, regarda avec épouvante le médecin. De grosses gouttes de sueur perlaient sur le front de M. Bertrand.

Peu à peu les plaintes d'Amélie devinrent distinctes, compréhensibles. L'une d'elles fut si révélatrice, que le marquis, arraché à la prostration, se trouva debout.

« Ah! tu veux me quitter!... Ah! tu veux! dit-il; moi, je m'en vais aussi, sapristi! »

Puis il resta sans mouvement, le regard opiniâtrement fixé sur la jeune fille.

La douleur avait fait du marquis de Sonnade une statue assise: l'épouvante faisait alors du vieux gentilhomme une statue dominant, par sa taille, Frantz et M. Bertrand, glaçant par son aspect madame Müller et sœur Angèle.

A la voix de son père, un rire funeste avait contracté le visage déjà livide d'Amélie; on eût dit que cette voix, la reportant en arrière de son mal récent, l'eût replongée dans sa folie.

Elle parla.

Ses paroles, d'abord inarticulées, prirent bientôt cette sonorité douce, caressante et froide à la fois du bégaiement d'un enfant.

Elle dit :

« Papillon, couleur du ciel, vole, vole, pauvre petit!

—

— Où va-t-il? sur des fleurs. Vole, vole...

—

— Je l'appelle, parce que, plus il s'éloigne, plus je souffre.

—

— Oui, je me sens très mal.

—

— J'ai peur de le quitter... Pauvre petit, vole, vole vers moi.

—

— En effet, j'ai froid!... C'est donc signe de mort!...

— Amélie! cria Frantz; Amélie!

— Qui m'appelle, Seigneur? Est-ce lui? est-ce vous?

— C'est moi! repartit le jeune homme; moi, votre fiancé!... Frantz, celui que vous aimez.

— Ah! répondit-elle, pauvre petit! Papillon, couleur du ciel, vole!...

— Hélas! murmura le jeune homme écrasé par la douleur, son amour, enfant du ciel, s'est donc envolé vers le ciel!

— Mon amour est là, répliqua-t-elle en touchant sa poitrine; il me fait mal, il m'étouffe... Papillon, vole! Le soir, dans la vallée, lorsque tu seras seul, regarde

dans ta pensée, mon ombre y sera seule aussi. Les oiseaux chanteront dans les branches... Dans ces chants, les mots : Je t'aime ! te seront dits... La fraîcheur du ruisseau sera tiède... En te penchant vers lui, la fleur du myosotis effleurera tes lèvres... Où suis-je donc ? Que je souffre, mon Dieu ! » murmura-t-elle.

Amélie tressaillit ; son œil s'attacha, le temps d'une pensée, à la poursuite de quelque être invisible : son souffle fut saccadé, et son regard, qui se voyait déjà à travers une sorte de brume, se fixa sur le médecin qui tremblait.

« Que se passe-t-il en moi ? reprit-elle d'une voix qui révélait une stupeur terrible ; le soleil est couché, la vallée est ténébreuse. Je n'y vois plus.

» Quelqu'un est là?... Quel est cet homme qui saute sur la route?... Frantz le suit... Cet homme me fait peur ; j'ai peur pour Frantz... Ils disparaissent...

• Plus rien autour de moi... Un bruit de cloches dans un lointain perdu ; des senteurs emportées par le souffle de l'air ; dans la vallée, des chants d'oiseaux... Amélie est seule, elle souffre... Ma vie s'endort. »

Un sanglot de Frantz la ranima.

« Qui pleure ? demanda tranquillement la jeune fille. Autour de moi, tout chante ou tout sanglote : pourquoi chanter ? pourquoi pleurer ?... Je souffre et je ne souffre pas ; mon mal grandit et diminue... Je marche peu à peu vers le sommeil... Seigneur ! cria-t-elle, ayez pitié de moi, je ne veux pas dormir !... »

Le médecin, se tournant à demi vers madame Müller, lui fit signe d'emmener son fils.

« Pourquoi voulez-vous qu'il me quitte ? dit Amélie.

— Personne ne te quitte, répartit sœur Angèle ; nous sommes tous près de toi.

— C'est donc moi qui vous quitte ?

— Non, mon enfant, non ! répliqua la vieille fille.

— Docteur, je ne veux pas mourir ! ! !...

— Asseyez-vous, mon frère, reprit avec un tremblement dans la voix mademoiselle de Sonnade.

Le marquis ne répondit pas.

Amélie les regarda, ou plutôt ses yeux cherchèrent à les découvrir.

« Pauvre Frantz ! murmura-t-elle ; pauvre Frantz ! Mon âme m'abandonne... Touchez-moi, je ne vous vois plus. Ne pleurez pas... Que personne ne pleure... Les sanglots sont des adieux... les adieux me font mal. Mon père, où est-il ?... Ma tante... ouvrez la fenêtre, j'étouffe... Va-t-en. Je n'ai besoin de rien... Seigneur, Seigneur, ayez pitié de moi ! »

Cette plainte suprême de la jeune fille parut éveiller le médecin ; il saisit vivement le bras d'Amélie, en consulta les artères jusqu'à la saignée, et se redressa tout à coup le visage contracté par l'épouvante ; il crut dans ce moment fatal à quelque effroyable apparition.

Dans cette chambre où régnait un tumulte de sanglots et de gémissements, Janton, que personne n'avait vu venir, un cierge allumé d'une main, son autre main tendue vers la jeune fille, récitait avec ferveur la prière des agonisants. Les deux servantes, agenouillées contre la porte, répétaient gravement ce que disait Janton.

« Retirez-vous, fit M. Bertrand avec autorité, dès qu'il fut remis, elle peut encore vous entendre. »

Le paysan l'examina, et pour toute réponse fit signe

aux deux servantes d'approcher. Les trois serviteurs s'agenouillèrent.

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, reprit Janton en se signant, à côté de la demoiselle qui nous écoute, et qui est consentante, nous prions son bon ange de nous assister. »

Sœur Angèle se mit à genoux ; Frantz fit comme elle.

« A genoux, tous ! cria avec exaltation le paysan. Et vous aussi, M. Bertrand, puisque vous n'avez pu la sauver, priez Dieu qu'il nous la rende. »

L'air du montagnard était inspiré ; le médecin s'agenouilla.

« Notre bonne dame d'Orsival, poursuivit Janton, la Riéton, la Marianne et moi, nous donnerons à votre église quatre années de nos gages, si vous venez en aide à la fille de notre maître... »

— Amen ! répondit la Riéton.

— Ainsi soit-il ! » répéta faiblement Amélie.

Alors, dans cet appartement ; se passa une scène qui eût été saisissante sans le grotesque qui s'y mêla.

Le marquis, l'œil démesurément ouvert sur sa fille qu'il avait crue morte, les bras étendus, dans un étonnement stupide, s'écria :

« Sapristi !... sapristi !... »

Puis faisant un pas, et prenant dans ses mains la tête de Frantz Müller :

« Rodrigue, as-tu du cœur ? cria-t-il. Ah ! tu pleures !... Ah ! tu pleures ! et moi je ris ! sapristi !... »

.....

Un mois s'est écoulé.

Les habitants de Sonnade sont réunis dans le salon situé au rez-de-chaussée. Une seule personne, Amélie, manque à cette assemblée de famille.

Dans cet appartement, orgueil de sœur Angèle, sont symétriquement rangés des meubles de différents âges. Ces meubles jusqu'à un certain point, peuvent remplacer l'arbre généalogique de la famille, depuis la Renaissance jusqu'à nous, car chacun des meubles de cette famille est représenté dans ce salon par quelque objet lui ayant appartenu particulièrement, ainsi que le désignent des initiales, des millésimes, des attributs, rappelant telle ou telle époque, et différentes couronnes héraldiques... objets religieusement conservés, respectés, plus que cela, vénérés dans leur vieillesse, minutieusement soignés dans leur caducité.

Cet appartement, qui rendrait jaloux un musée de province, est simplement appelé, de nos jours, le salon des dorures, à cause sans doute de six fauteuils en bois doré, recouverts de tapisseries où se voient des moutons couleur de neige, gardés par des bergères poudrées, enrubannées, accostées ou gardées elles-mêmes par des bergers en culottes courtes et en chapeaux à cornes...

Sur la cheminée de marbre blanc est une pendule, ébène et argent, qui, par sa forme et le goût de ses ciselures, rappelle le règne de Henri IV. Aux côtés de cette pendule qui est enveloppée d'un crêpe vert, pendent deux miniatures représentant : l'une, le marquis en uniforme ; l'autre, la mère d'Amélie. Ces deux portraits, qu'à leurs cadres on juge être d'une époque bien différente, sont chaque jour époussetés par la vieille fille qui, chaque jour, pendant cette besogne, raconte à Marianne que le marquis était l'un des plus brillants officiers de Royal-Auvergne : affirmation qu'ac-

cepte religieusement la servante, bien que souvent, pendant qu'elle était faite, la Riéton ait souri.

Nous ferons grâce au lecteur de tous les autres détails de cet appartement, dans lequel nous le promènerions tout un jour sans en finir avec les raretés qui s'y trouvent : mais nous appellerons son attention sur une table en bois de rose marquetée, dont chaque angle se termine par une tête d'ange en cuivre ciselé. Cette table est placée entre les deux fenêtres qui font face à la cheminée. Sur ce meuble est une peau d'ours, objet dont la vue donne encore le frisson à sœur Angèle. Cette fourrure, d'une grande dimension, doublée de velours écarlate, a des griffes d'argent. C'est là ce qui reste de cet être mystérieux, de ce monstrueux visiteur nocturne, de l'homme noir...

Sur le canapé sont assis le vieux gentil homme, monsieur Müller et sœur Angèle, Frantz et sa mère, madame Müller le bras passé sous le bras de son fils, marchent avec agitation dans cette pièce où le soleil envoie, par les fenêtres ouvertes, ses premiers rayons. Six heures sonnent à la vieille pendule. Aussitôt, dans la campagne, les cloches chantent à toute volée. Des notes graves se mêlent à des notes argentines : les unes

et les autres traversent des espaces où vibrent mélodieusement des sonneries lointaines, rendues indistinctes par l'éloignement.

Bientôt ce religieux concert éveille des chants. Ces chants sont distancés les uns des autres. On les entend dans les bas-fonds, sur le flanc des collines, sur le sommet des pics, partout où serpente un chemin conduisant à un village, partout où est tracé un sentier servant de route à une métairie. Des bannières aux couleurs éclatantes ondulent à la brise des montagnes. Des montagnards endimanchés, se rencontrant aux angles des chemins, forment des groupes. Ces groupes se réunissent : des processions se déroulent, tendant toutes vers le même point, l'entrée de la vallée du côté de la route : de là, elles se dirigent vers le château; elles chantent en chœur un cantique à la Vierge.

Les oiseaux étonnés interrompent leur concert matinal; puis effrayés et prêts à fuir, ils examinent, de la cime des arbres, l'avenue de Sonnade, dont le sol rocailleux est ébranlé sous un tumulte de pas.

JEAN-JACQUES DES MARTELS.

(La fin au prochain Numéro.)

LOGOGRIPHE

Quel nom paraît plus doux et plus grand que le vôtre !

Quoique très répandu, noble et très bien porté,

A plus d'un cœur fidèle il plaît mieux que tout autre ;

Des souvenirs d'honneur, de vertus l'ont doté.

Il fait penser au saint, entre les rois illustre,

Dont le règne a jeté sur son siècle un grand lustre ;

A plus d'une princesse... Une suite d'aïeux

Consacré dans l'histoire un nom si glorieux.

— Un autre saint, ministre, et qui plus est artiste,

Se rencontre chez vous ; — un pronom égoïste

S'il était seul, ferait mal juger votre cœur ;

Mais de votre pensée un autre a le meilleur !

— Vous avez ce qui plaît aux yeux de tout le monde ;

— Et ce qui, plus commun sur la machine ronde,

En se multipliant devient une valeur,

Et, passant par vos mains, vient en aide au malheur.

— Un mot affirmatif, qui pour jamais engage ;

— Ce qui, plus sûr que l'or, vaut mieux comme héritage.

— Vous n'êtes pas non plus étrangère à la loi ;

— Vous possédez le sens par où nous vient la foi ;

— Ce dont ne manquent pas vos entretiens solides,

Où qui donne du goût même aux mets intrépides ;

— Vous nous servez d'ailleurs d'entrée — et de rôtii...

C'est de quoi contenter un robuste appétit ;

— Un tissu chatoyant comme un brillant plumage,

Orne votre personne ; — et, bizarre assemblage,

On y distingue, avec le fard du ramoneur,

Le lis immaculé, symbole de candeur ;

— L'organe délicat dont s'échappe une flamme

Brille en vous de manière à révéler votre âme ;

— Vous auriez, peu s'en faut, un éclat sans pareil ;

Changeant un de vos pieds, vous seriez un soleil.

Explication de l'Énigme du 17 Décembre : la lettre Z.



Corsage en peluche rubis (patron découpé).

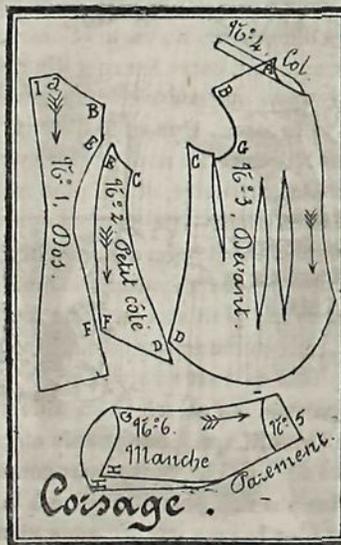
Corsage pour costume de dîner et de soirée. — Corsage à pointe avec petite basque posant sur la hanche; au bord se monte une très courte draperie-panier qui s'entoure de dentelle, et s'arrête derrière sous un nœud volumineux en ruban de moire. L'encolure ouverte est drapée d'un fichu de gaze blanche, arrêté sous un bouquet de fleurs sans feuillage qui se prolonge en traîne. A la manche, coquillé de dentelle avec bouquet de fleurs.



Corsage en surah, pour costume de dîner et de soirée.

Explication du patron découpé.

Il se compose de sept morceaux : 1, Dos. — 2, Petit côté du dos. — 3, Devant avec le col n° 4, placé à l'encolure. — 5, Parement posé sur la manche. — 6, Manche, dessus et dessous. — Ce modèle emploie quatre mètres de peluche en soixante centimètres de largeur. Le devant a, en outre des deux pinces de poitrine, une troisième pince sous le bras; cette pince aide à bien cambrer le corsage qui doit être très ajusté. Réunir le dos, le petit côté et le devant, en suivant les coches de raccord qui correspondent aux lettres du détail tracé.



Détail tracé du patron découpé.

Le bord de la basque accuse une courbe prononcée du milieu du devant au petit côté; celle du dos est carrée, cachée par un nœud-pouf en satin. Parement à la manche et col montant. Ce corsage se fait en peluche rubis et se met sur une jupe de moire, de satin ou de voile de couleur claire; il se fait aussi en moire ou damassé rose pâle, bleu pâle, etc., etc., et se porte indifféremment avec la jupe d'un costume habillé. On borde la basque et le parement d'un rouleauté de satin, et sur la basque se posent quatre fausses boutonnières avec boutons; mêmes boutons sur le parement.

C. L.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4343, et le patron découpé d'un corsage en peluche rubis. (Figurine, page 240.)